

Aller et retour

Glen Salzman

Volume 31, numéro 3 (183), juin 1989

Strangers in paradise / Étranglés au Québec?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31723ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Salzman, G. (1989). Aller et retour. *Liberté*, 31(3), 75–78.

GLEN SALZMAN

ALLER ET RETOUR

«Tu t'en retournes? À Montréal? De ton propre gré? Après vingt ans à Toronto?» Leurs yeux me scrutent, pleins d'interrogation et de doute, cherchant à savoir si je plaisante, ou si je suis réellement devenu fou. Parce que personne ne retourne. Tout le monde s'en va, ou espère le faire. Une blague circule depuis des années entre les Montréalais anglophones: le dernier à partir devra fermer la lumière.

Anglophone. Le terme lui-même me semble ironique. Oui, je suis né dans le Montréal anglais. Mais j'aurais aussi bien pu naître à São Paulo, à Vienne ou à New York, puisque mes parents étaient des réfugiés juifs qui avaient fui l'Allemagne nazie et l'Autriche juste avant la guerre. C'est tout à fait par hasard qu'ils ont abouti à Montréal. Par conséquent j'ai toujours senti que mes racines canadiennes manquaient de profondeur, que j'étais en fait plus cosmopolite que canadien.

Durant mes seize premières années, j'ai grandi dans un quartier anglophone très isolé et insulaire: Ville Mont-Royal. La ville était entourée d'une clôture, symbole adéquat d'une éducation dans l'ouest de Montréal au cours des années soixante et soixante-dix. Dans mon esprit, Montréal était une ville divisée. Les francophones vivaient à l'est, de l'autre côté de la frontière représentée par la rue Saint-Laurent. Les gens de mon milieu traversaient rarement cette ligne de démarcation. À l'occasion je rencontrais des francophones dans le secteur ouest de Montréal: des commis, des serveuses, des chauff-

feurs d'autobus. Je me souviens que j'éprouvais chaque fois un bref moment d'inconfort. La conversation se déroulerait-elle en anglais ou dans mon pauvre français d'écolier? Cette question me rappelait constamment mon sentiment d'échec à ne pas être capable de mener une conversation en français, puisqu'inévitablement le dialogue se poursuivait en anglais.

Ce fut avec un net soulagement qu'à dix-sept ans je fis mes valises et je déménageai à Toronto pour m'inscrire à l'université. Vivre dans une ville unilingue me permit de respirer. Je me sentais libre des tensions souterraines qui font partie intégrante de Montréal. Je pouvais entreprendre mon existence sans le poids de conflits et de tensions que je n'avais pas créés et qu'à ce moment je ne comprenais pas du tout.

Mais étrangement, après vingt ans à Toronto, j'ai commencé à sentir une forte attraction pour mon passé, et pour Montréal, cette ville que j'avais fuie. J'éprouvais un besoin impérieux de revenir à Montréal et d'affronter les anciennes barrières et craintes qui m'avaient hanté pendant que je grandissais à Ville Mont-Royal.

Mon retour à Montréal fut comme un traitement de choc. Mon ami, avec qui je partageais un appartement, vivait à l'est de la rue Saint-Laurent, près du célèbre parc Lafontaine. Même si je retournais dans ma ville natale, et même si je ne me trouvais qu'à quelques milles de la maison de mon enfance, j'avais l'impression d'avoir voyagé dans une terre lointaine, dans un pays étranger. Mes premiers jours furent pleins de la vie trépidante de mon environnement totalement français. Mon ancienne culpabilité de ne pas connaître le français ne me quittait guère. Mais peu à peu, j'ai amélioré ma connaissance de la langue grâce au cours d'immersion que je suivais. Au fil des semaines et des mois, je me suis débrouillé de mieux en mieux jusqu'à devenir totalement bilingue. J'ai connu une véritable joie. Car j'étais enfin libre de toutes les peurs et préjugés de mon enfance. J'avais brisé mon isolement, et soudain je vivais dans une ville où j'étais mobile. La langue n'était plus un problème ou une source de crainte, mais un merveilleux acquis.

Au cours de la dernière année, j'ai écrit un scénario en français en collaboration avec un romancier québécois. Durant cette période, à force de travailler avec lui intensivement, j'ai commencé à saisir pour la première fois dans ma vie ce que cela pouvait signifier que d'être québécois. D'avoir des racines profondes avec la terre de ses ancêtres. Cette découverte suscita en fait de l'envie en moi, qui m'étais senti toujours déraciné et errant. Quand je voyageais avec mon co-auteur aux États-Unis, je fus surpris, et même choqué, de l'entendre dire à un Américain qu'il venait, non pas du Canada, mais d'un pays appelé Québec. Comme la plupart des anglophones, je savais que plusieurs Québécois croyaient à un Québec indépendant, mais je n'avais jamais entendu cet espoir exprimé d'une façon si naturelle et personnelle.

D'autres révélations ont suivi. Je suis devenu conscient des racines historiques de la lutte des Québécois. Que plusieurs Québécois se voyaient comme un peuple conquis, écrasé sur les plaines d'Abraham. Qu'il y avait eu un important et violent soulèvement populaire lors de la rébellion de 1837; que le nationalisme québécois était donc un phénomène profondément enraciné et non pas une aberration des vingt dernières années; que les Québécois étaient engagés dans une lutte fondamentale pour leur survie, leur langue, leur culture, et même — oui — leur pays.

Il est devenu évident pour moi que la vision de Trudeau d'un Canada bilingue est une fantaisie irréalisable. Car le Québec ne va jamais renoncer à sa volonté d'être une société distincte, que ce soit comme état indépendant ou en conservant des liens très ténus avec le reste du pays. Parmi les Canadiens anglais, je sens une frustration et une colère croissantes en réponse à l'indépendance grandissante du Québec. Je doute que le Canada anglais puisse jamais comprendre ou accepter le point de vue des Québécois. Après vingt ans de bilinguisme, le mur entre les «deux solitudes» reste aussi formidable que jamais.

Après un an à faire la navette entre Toronto et Montréal, j'ai décidé de revenir m'établir à Montréal avec ma femme et

mes enfants. J'ai l'impression d'immigrer dans un pays étranger. Comme immigrants, je ne m'attends pas qu'il soit facile de nous adapter ou que nous serons tout de suite acceptés par tout le monde. Même si nous restons des étrangers pendant longtemps, peut-être même pour une génération, je crois, d'après mon expérience d'autres pays et cultures, que nous serons bien accueillis si nous choisissons de vivre et de travailler dans la langue du pays — dans ce cas, le français. Peu à peu nous deviendrons une partie intégrante de la communauté. J'ai hâte que cela se réalise.

(traduit par Pierre Turgeon)

Né à Montréal en 1951, Glen Salzman travaille comme cinéaste depuis douze ans. Son film **Milk and Honey** lui a valu cette année le prix Génie du meilleur scénario original de long métrage. Il se consacre présentement, en collaboration avec Pierre Turgeon, à son deuxième long métrage, inspiré librement de la crise d'octobre.